

# Paul Auster s'est envolé



L'écrivain de Brooklyn est décédé à l'âge de 77 ans, des suites d'une longue maladie. Il laisse une œuvre immense marquée par l'enfance et le réalisme magique.

WILLIAM BOURTON

Paul Auster était né le 3 février 1947 à Newark, dans le New Jersey, dans une famille juive ashkénaze venue d'Europe centrale. Gamin, il ne vivait que pour le base-ball et vouait un véritable culte à Willie Mays, le flamboyant lanceur des Giants. A l'âge de huit ans, grâce à une relation, il eut l'occasion de rencontrer son idole à la sortie des vestiaires du Polo Ground, le grand stade de l'Upper Manhattan. Prenant son courage à deux mains, il lui demanda un autographe mais il n'avait rien sur lui pour écrire. Mays non plus. « Pas de crayon, pas d'autographe, gamin ! », s'excusa celui-ci avant de disparaître dans la nuit. « Depuis ce jour, j'ai toujours un stylo sur moi », nous raconta Paul Auster des décennies plus tard, avec un indicible accent de tristesse dans la voix. Sans doute, le trauma fondateur de son métier d'écrivain...

Le base-ball... et les livres, qui s'empilaient chez son oncle, traducteur, et qui le fascinaient. Le jeune Auster prend la plume très tôt – le fameux stylo qui ne le quitte plus... – et rédige des poèmes, avant d'entamer des études de littérature à l'université de Columbia, (déjà) secouée par de grandes manifestations, contre la guerre du Vietnam. A l'époque, l'appel sous les drapeaux se décide par tirage au sort. Paul a la main heureuse et échappe à l'enrôlement – « Un des plus grands stress de ma vie »...

Il se passionne pour la littérature française et décide de traverser l'Atlantique en beatnik, sur un cargo, pour découvrir Paris. Il y mènera la vie de bohème et perfectionnera son français. Mais les poèmes qu'il tente de placer n'intéressent pas grand monde. Il devient alors à son tour traducteur (Sartre, Jacques Dupin...) et vit chichement. Il finira par renoncer à sa vocation de poète pour, de guerre lasse, écrire un roman policier sous le pseudonyme de Paul Benjamin, publié en français dans la Série Noire sous le titre *Fausse balle* – on retrouvera le personnage de Benja-

min sous les traits de William Hurt dans *Smoke* (1995), le film de Wayne Wang, dont il signera le scénario.

## Fiction et réalité

Toute l'œuvre de Paul Auster est une sorte de poupée russe, un immense roman d'apprentissage qui explore et dépeint la manière dont il s'est développé moralement et psychologiquement au contact du monde et de ses expériences de la vie.

Ainsi, en 2012, *Chronique d'hiver* – suite du *Diable par la queue* (2000), récit aigre-doux de ces années de galère, de ses tentatives laborieuses pour percer dans le monde littéraire – est un catalogue de données sensorielles sur la fuite du temps, sur le rapport à l'argent, à la mort. Dans la même veine, *Excursions dans la zone intérieure* (2014) explore comment et où les pensées d'un homme se forment et, *in fine*, décide de son existence. Le « célèbre écrivain » qu'il est devenu, y évoque les sons, les odeurs et les sensations tactiles de son enfance, les bouleversements intimes de son adolescence puis les grands élans comme les moments de découragement du jeune étudiant de Columbia.

Les « mémoires » de Paul Auster sont des essais maquillés et ses romans, des instantanés de sa vie. Fiction et réalité y sont inextricablement mêlées. Dans *Moon Palace* (1990), un personnage veut rédiger sa notice nécrologique. Dans *Léviathan* (1993), le héros, Peter Aaron, est juif et porte les mêmes initiales que lui. Dans ces mêmes pages, Benjamin Sachs a écrit un roman refusé par seize éditeurs, comme ce fut le cas pour *Cité de verre*, l'ouvrage qui finira par lancer la carrière de l'auteur.

En 1997, ce livre, premier tome de sa *Trilogie new-yorkaise* (suivront *Revenants* et *La Chambre dérobée*), lui fera accéder à la célébrité, singulièrement en France, où il est un romancier culte (Prix Médicis étranger 1993 pour *Léviathan*). « Les écrivains ne comptent pas aux Etats-Unis », soupirait-il.

## « Mystérieux et compliqué »

Au fil du temps, Paul Auster deviendra dans l'imaginaire littéraire collectif « l'écrivain new-yorkais » par excellence.

C'est un lieu où vivent des gens de partout. La plupart d'entre eux, la plupart du temps, font un effort pour s'entendre et se laisser aller

Paul Auster  
Ecrivain

”

« De Brooklyn », rectifieront cependant ceux qui l'ont lu... « A Brooklyn comme ailleurs, il y a des problèmes : le racisme, la haine, la pauvreté », nous expliquait-il en 2008, lors d'une mémorable visite à la rédaction du *Soir*. « Mais ce qui est miraculeux, c'est que New York n'est ni Belfast, Sarajevo ou Jérusalem. C'est un lieu où vivent des gens de partout. La plupart d'entre eux, la plupart du temps, font un effort pour s'entendre et se laisser aller. Il y a des éruptions de temps en temps mais de moins en moins, je crois. C'est très étonnant quand on voit, depuis dix ans, les statistiques du crime en forte baisse. Et ce n'est pas grâce à Giuliani. C'est mystérieux et compliqué. On peut l'expliquer par la baisse du nombre de jeunes. Beaucoup sont en prison déjà. Mais on m'a aussi parlé d'une théorie très intéressante : après une génération de légalisation de l'avortement, il y aurait moins d'enfants non désirés... Les statistiques sont inouïes. New York est maintenant une des villes les plus sûres des Etats-Unis. »

Gotham City n'en conserve pas moins un côté sombre et tragique. Les dernières années de Paul Auster seront ainsi assombries par deux drames successifs liés à la drogue : la mort par overdose

Au fil du temps, Paul Auster deviendra dans l'imaginaire littéraire collectif « l'écrivain new-yorkais » par excellence. © REUTERS.

de son fils Paul sur un quai de métro, quelques jours après l'inculpation de celui-ci pour « homicide involontaire et négligence criminelle » sur sa propre fille.

Accablé et luttant contre le cancer qui finira par l'emporter, Paul Auster réussit à terminer *Baumgartner*, opus crépusculaire sorti en librairie il y a quelques jours à peine. Aux portes de la mort, le narrateur y fait ses adieux à la vie et à l'amour – à son seul amour, Anna, décédée un jour lumineux où ils étaient heureux sur une plage...

Au-delà de l'immense écrivain, on se souviendra de Paul Auster comme d'un homme aimable, au français parfait, mâtiné d'une pointe d'accent new-yorkais, mais qui se départissait rarement d'une certaine réserve. Sauf quand, comme dans ses meilleurs ouvrages, survenait un événement improbable. Ainsi lors d'un repas quelque peu arrosé à Bruxelles, retentit soudain en fond sonore de vieux *rhythm 'n' blues* oubliés de la Tamla Motown. Aussitôt une flamme traversa son regard. Et de lancer : « The Contours ! », « The Marvelettes ! », « The Miracles ! », ravi de pouvoir fredonner la bande originale de son adolescence.

En 1994, cette nostalgie de l'enfance, avec ses rêves jamais trop grands ni trop fous, donna naissance à un livre « merveilleux », dans tous les sens du terme : *Mr Vertigo* (1994). Merveilleux car superbe d'émotion mais aussi traversé par ce « réalisme magique », cette irruption subite et inattendue du fantastique dans un univers jusque-là prosaïque et routinier, qui illuminait la *Trilogie new-yorkaise*. Un vieux bonhomme, lecteur de Spinoza, se met en tête d'apprendre à voler à un gamin, sans appareillage, juste avec les bras. Devenu adulte, le même perdra ce don. Incroyable ? Pourtant, on ne doute pas un instant de ce qu'on lit... « Son chef-d'œuvre », lui avait-on glissé, en s'étonnant qu'il soit rarement cité par ses exégètes. L'écrivain avait souri, d'un air, le vin aidant, que l'on prit pour entendu.

## « Baumgartner » : comment te dire adieu ?

A quoi peut bien tenir l'élégance absolue face à la maladie et la mort ? Peut-être à ce dernier acte posé par Paul Auster dans son dernier roman, paru en français en mars dernier, sobrement intitulé *Baumgartner*. Un roman qui tient son titre du nom de son personnage principal, Sy Baumgartner, la septantaine, veuf de celle qui a partagé plus de quarante années de sa vie, son épouse Anna. Morte noyée, dix ans plus tôt, elle a laissé seul cet ancien professeur de philosophie à Princeton, qui, quand s'ouvre le roman, travaille à un ouvrage sur Kierkegaard. Si la machine tourne encore à plein régime, la carrosserie subit quelques avaries : après s'être brûlé stupidement à la main, il se blesse au genou en chutant dans un escalier.

Le fil de ses pensées plonge Baumgartner dans une cogitation sur le syndrome du « membre fantôme », et les douleurs que des personnes amputées ressentent occasionnellement au membre qui leur a été enlevé. Ce qui croise des questionnements sur le deuil, sur la perte de l'être aimé, alors que le vieux professeur explore les méandres de sa mémoire, ou se replonge dans des carnets rédigés par Anna. Un roman testamentaire, où Auster met en scène un alter ego ? Dans la seconde partie du livre, le vieux professeur retrouve un souffle de vie, avec la rencontre d'une étudiante qui consacre sa thèse à l'œuvre d'Anna. « Vivre, c'est éprouver de la douleur, et vivre dans la peur de la douleur, c'est refuser de vivre », écrit Auster dans ce geste final qui se nourrit d'anciens textes et d'obsessions chères à l'auteur. Une conclusion magistrale.

CÉDRIC PETIT



**Baumgartner**  
PAUL AUSTER  
Actes Sud  
Traduit de l'anglais (USA)  
par Anne Laure Tissut,  
200 p. 21,80€